

Publié aujourd'hui

Toi, moi, Tituba... un corps debout contre l'oubli

Pavillon ADC, Genève

Au Pavillon ADC de Genève, Dorothée Munyaneza fait revivre la mémoire de vies ravagées par le colonialisme. Une quête chorégraphique entre ombres et lumières, pour la survivance de ce qu'on a voulu perdre dans les pages de l'Histoire.



Par Brice Torriani



© Elodie Paul – Le corps comme moyen de retracer l'histoire

C'est d'une collaboration avec Elsa Dorlin que Dorothée Munyaneza fait naître le projet *Toi, moi, Tituba*. Gravitant autour du roman de Maryse Condé *Tituba, sorcière noire de Salem*, la pièce se penche sur la « trace » des disparues, que l'esclavage ou la chasse aux sorcières ont tenté d'effacer de l'Histoire. Motif théorisé par plusieurs auteur·ices comme Edouard Glissant ou Elsa Dorlin elle-même, la trace permet de recomposer une généalogie parcellaire, une identité meurtrie, à partir d'indices, de mémoire collective, de transmission orale ou de dialogue constant entre passé et présent.

L'acte de réminiscence de Dorothée Munyaneza passe ici par des moyens sensoriels. La danse bien sûr, qu'Elsa Dorlin décrit comme « une forme d'exposition extrême, radicale », permet de donner corps et de matérialiser les existences passées en les faisant revivre sur scène. Les chorégraphies inspirées de danses caribéennes renvoient le public aux luttes et révolutions d'esclaves, et apportent une touche politique aussi puissante que les mots. La danse autorise également l'artiste à laisser parler l'effort physique qu'impose sa quête de sens, et fait revivre par le souffle le souvenir des vies passées.

Le son prend dans le spectacle une place tout aussi importante. Qu'il s'agisse de chansons qui tantôt lancent des appels dans le néant, invoquent les absentes, ou parfois semblent prendre l'audience à partie, les chants interprétés dans les micros placés sur deux côtés du dispositif trifrontal font trembler les murs et assaillent le public de leur écho. La musique et les archives orales diffusées et jouées par Khyam Allam entrent non seulement en résonance avec la danse, mais aussi replacent l'oralité et la multiplicité de sons parfois indicibles au centre du processus de recherche.



© Elodie Paul – Les jeux de lumières sont au centre de cette quête de l'indicible

Car c'est bien un récit de recherche auquel nous assistons. Déambulant au milieu d'une forêt de néons aveuglants, la performeuse mesure l'espace entre chaque source de lumière. Elle juge ainsi l'ampleur de l'inconnu, du vide, et apporte une matérialité à ce qui est absent. En manipulant ces lumières comme s'il s'agissait de réassembler des fragments de connaissance, elle réarrange l'espace et tente d'y trouver un ordre, un sens, de remonter la bobine d'un fil qui semble toutefois trop emmêlé.

La réponse est à chercher dans une autre espace-temps. C'est ce qu'on devine de la subite extinction des lumières qui plonge la salle dans une obscurité troublante. D'une musique aux sonorités métalliques, on passe à des bruits plus proches de ceux de la forêt. Clin d'œil au marronnage, qui a permis à certains esclaves de s'extirper provisoirement de leur condition, mais aussi à l'isolement que subissaient ou choisissaient les sorcières, ce retour à la nature plonge la danseuse dans un état plus animal, lui faisant pousser des cris qu'on pourrait associer à la douleur, élément central de cette mémoire collective.

Ce processus donne alors lieu à un moment de deuil, lorsqu'après avoir quitté la scène, Dorothee Munyaneza reparaît portant un linceul dans les bras. Mais il n'est pas ici question d'oubli ou de lâcher-prise. Le deuil est une rencontre, une retrouvaille. Les mouvements et le rythme s'amplifient, et l'on voit apparaître un large sourire sur le visage de la danseuse. Comme dans une fusion d'un corps ancien et d'un autre présent, on célèbre la réunion, le lien enfin retrouvé. D'une quête d'une mémoire collective, la pièce s'achève finalement dans un hommage plus personnel, ajoutant une dimension nouvelle à la performance. Sortie de ce mouvement constant, l'artiste nous laisse ainsi voir son individualité, son lien plus personnel avec la démarche entreprise.

A la fois touchant et puissant, le spectacle proposé par Dorothee Munyaneza s'inscrit dans la lignée des artistes et personnalités ayant pensé la réparation d'une mémoire morcelée, la lutte pour la visibilisation d'une histoire souvent obliérée. Le « corps-archive » et la danse comme outils de recherche dévoilent ici une réelle force évocatrice à la fois des violences de l'histoire et du lien qu'il est encore possible de tracer afin de commémorer les vies comme celles de Tituba.

Toi, moi, Tituba... par Dorothée Munyaneza :

Jusqu'au 8 décembre au Pavillon ADC à Genève